

Balle pelote : « C'est le sport de proximité par excellence, mais il a manqué le virage du numérique »

Ancien joueur et actuel responsable du club de Tourpes, Francy Maes porte un regard lucide sur l'évolution de la balle pelote. Entre nostalgie, évolutions technologiques du matériel et défis face à la multiplication des loisirs, il nous livre une analyse détaillée sur l'état d'un sport ancré dans nos traditions régionales, mais qui, aujourd'hui, a un peu de mal à faire de nouveaux adeptes.

Comment décririez-vous l'ambiance dans les clubs avant les années 2000 ?

Francy Maes : La pelote est un sport qui se pratique dans les rues à la base, rue et place. C'est vraiment un sport populaire par excellence où l'aire de jeux est délimitée de façon organique. À l'époque, on empiétait parfois sur un bout de jardin, une bordure ou des pavés. C'était à la portée du premier venu. Il faut dire qu'il y avait peu de distractions, donc la balle pelote suscitait un intérêt important dans les villages. En Belgique, on retrouve cette pratique sur une bande bien précise : de Namur à Dinant, en remontant vers Charleroi, Mons, et le Hainaut occidental qui reste la région la plus prisée actuellement.

La convivialité l'emportait-elle sur la performance ?

Ce n'est pas vraiment comparable, mais les championnats étaient déjà très bien établis dans les années 70. Il y avait une concurrence réelle, un système de montée et de descente. Qui dit championnat dit forcément combativité, même si l'esprit restait convivial au bout du compte.

Les entraînements ont-ils beaucoup évolué en quarante ans ?

Oui, énormément. Avant, on s'entraînait « quand on savait », sans horaires vraiment précis. Depuis 25 ans, sous l'impulsion de profs de gym ou de passionnés, l'entraînement est devenu spécifique. On a développé des exercices appropriés à des mouvements que l'on ne pratique que dans ce sport. Aujourd'hui, surtout au niveau national, les joueurs se préparent physiquement dès le mois de janvier pour protéger leurs muscles, notamment les adducteurs qui souffrent beaucoup lors de la livrée.

Le matériel a-t-il, lui aussi radicalement changé ?

Absolument. La balle est passée du cuir au plastique dans les années 80, ce qui a forcé une modification des gants. On est passé d'une simple épaisseur de cuir à l'insertion d'une plaque en polyester pour protéger la main. Le problème, c'est que cette plaque renvoie la balle beaucoup plus vite. Aujourd'hui, les fabricants durcissent les gants au maximum pour propulser la balle toujours plus loin. C'est une course à la performance où l'on essaie parfois de frôler les limites des règles.

En parlant de règles, existe-t-il une part d'ombre, une forme de tricherie propre à la pelote ?

L'être humain est ainsi fait ! Ça peut aller de la tentative de gagner du terrain sur une chasse quand l'arbitre est mal placé, à l'utilisation de produits illicites pour durcir le cuir des gants. On a même vu des époques où certains mettaient du plomb au bout des doigts pour alourdir la frappe, ou écrasaient les anciennes balles en peau pour les rendre ovales et tromper l'adversaire. Aujourd'hui, avec le plastique, certains grattent la balle au sol pour la rendre plus rugueuse et améliorer sa pénétration dans l'air.

Le nombre de joueurs est pourtant en baisse. Pourquoi ce désamour ?

C'est le drame de la balle pelote. Les activités se sont multipliées : parcs d'attractions, nouveaux sports, réseaux sociaux... On a manqué de réactivité face à l'évolution de la société. C'est aussi un sport difficile à téléviser, car la balle est petite et circule très vite. Les télévisions régionales comme NoTele nous aident, mais il y a un retard à rattraper sur la communication numérique pour augmenter le nombre de joueurs.

Que direz-vous à un jeune pour le convaincre de s'y mettre ?

Je l'inviterais d'abord à venir voir une lutte. C'est un sport extrêmement technique qui demande de la patience. On ne tape pas dans une pelote comme on tape dans un ballon de foot. L'apprentissage est long pour acquérir les automatismes des mains. C'est un défi pour ceux qui n'aiment pas la facilité. À Tourpes, on adapte nos entraînements pour que les jeunes progressent par étapes, afin qu'ils puissent livrer de belles luttes dès l'âge de 10 ou 12 ans.



Samuel LELEU et Francy Maes